

En vedette :
l'épicéa



La revue qui crée du lien entre passionnés de la fibre...

www.leliencreatif.fr

**Vannerie
spiralee cousue,
le renouveau !**

**Vous avez du talent !
Et vous êtes toujours
plus nombreux...**



En pays kogi

par Kim Pasche



Cet été, destination la Sierra Nevada de Santa Marta, en Colombie..... Une jungle où le végétal règne en maître ! Une ressource qui doit être savamment tressée et entrelacée pour, comme ici, répondre aux besoins les plus élémentaires des populations autochtones, comme celui de s'abriter... Une belle leçon de savoir-faire ancestraux !

On y va à pied !

Le sentier commence comme toujours dans les montagnes : de terre, il est d'abord assez large pour permettre à un véhicule de passer. Puis, chemin faisant, on s'enfonce dans une forêt de moins en moins entrecoupée par des champs. Le chemin monte, zigzague, puis finit inévitablement par rencontrer des



rochers sous une forêt de plus en plus dense. Lorsque j'arrive en haut des rochers, je doute très sérieusement qu'autre chose que des pieds ou des pattes puissent un jour passer par là. Je n'ai pourtant parcouru qu'un dixième de la distance qui me sépare du village kogi où on m'attend !

Il est tôt. Le soleil est à peine sorti et la forêt frissonne des premiers murmures de ses habitants ailés. Le chemin que je suis maintenant est un petit sentier qui monte et descend au gré des collines sous un couvert végétal impressionnant. Régulièrement, une bande verte coupe le chemin : ce sont les

fourmis Atta qui transportent des millions de fragments de feuilles pour alimenter leurs cultures de champignons.

Alors que je slalome entre des arbres millénaires qui constituent la canopée, des singes hurleurs crient à tue-tête dans cet infini de verdure et passent leur chemin aérien sans être vus.

Deux heures plus tard, le chemin semble se préciser. Il est plus marqué et il y a plus d'arbres coupés de part et d'autre du sentier.

Je sens que je me rapproche ! Au détour d'un énorme rocher, je me retrouve soudain sur un chemin pavé ! Mais pas n'importe quel pavé, non !



D'énormes pierres, posées là il y a plus d'un millier d'années par les ancêtres des Kogis, la civilisation des Tayronas, et qui forment de véritables routes dans la jungle.



À peine 500 mètres plus loin j'aperçois la première hutte ; je suis enfin arrivé au village !

Je suis accueilli par Pablo. Entre 40 et 50 ans, il est la « tête » du village, comme disent les Kogis. Il m'attendait. Alors que nous discutons quelques instants dans la cour du village, je vois un groupe de femmes assises devant une des nombreuses huttes qui m'entourent. Elle sont en train de fabriquer les fameuses mochillas ou sacs de portage fabriqués comme des filets avec de

la fibre de sisal qu'ils récoltent aux abords du village. Quelques enfants jouent avec les poules et les chiens qui font partie intégrante du village. Tous sont vêtus de blanc. Le vêtement traditionnel kogi est fabriqué en coton que les hommes tissent eux-mêmes. Les femmes portent en plus de grands colliers de perles rouges. J'ai beau regarder, sur eux ne paraît aucun signe de notre civilisation, à l'exception des bottes en caoutchouc que les hommes portent parfois.



Pablo m'explique les quelques règles à suivre pendant mon séjour. Il sera mon unique interlocuteur, me dit-il. Je pourrai bien sûr m'adresser aux autres habitants mais personne ne me répondra en

espagnol. On me demande de ne pas trop jouer avec les enfants et de ne pas donner d'objet moderne à qui que ce soit. Nous parlons ensuite de la difficulté qu'ont les Kogis à préserver leur culture.

Il est intéressant de constater qu'ici, il n'y a pas d'école ni d'infirmerie. Les Kogis refusent catégoriquement nos systèmes de soins et d'éducation. Par ailleurs, la Constitution colombienne de 1991 leur donne pleine juridiction sur ces domaines, ainsi que sur la justice. C'est chose étonnante que de savoir qu'un délit commis au sein de leur communauté, aussi grave soit-il, ne sera pas jugé par les instances officielles de l'État, mais par la communauté kogi elle-même ! Est-ce une surprise ? Il n'y a pratiquement aucun crime ou délit chez les Kogis.



L'habitat kogi

Tout en parlant, nous nous sommes déplacés et arrivons près d'une plate-forme sur laquelle deux indiens finissent de répartir de la terre. Pablo m'explique qu'ils vont commencer à construire une nouvelle hutte. Je demande si je peux participer à la construction, et cela ne semble pas poser de problème. Le contact entre nous est encore timide et mon interlocuteur ne semble pas d'une nature très loquace, mais je décèle cependant que la proposition est bienvenue. Je me retrouve, quelques minutes plus tard, à creuser des trous pour y enfoncer ce qui va être les poteaux de la maison. Avec moi, quatre jeunes Kogis qui parlent entre eux dans leur langue et qui ne me prêtent tout d'abord aucune attention. Il n'y a pas de malveillance dans leur attitude. Juste une réserve qui, je l'apprendrai, permet de garder une distance entre les deux mondes que nous représentons, eux et moi.



Au centre du cercle formé par la terrasse et les trous creusés, un jeune empile des troncs coupés la veille dans la forêt. Il y en a 19. Le diamètre entre les poteaux est de 5 mètres environ mais il est intéressant de constater que les Kogis ne mesurent rien dans le sens où nous l'entendons en général.

Avant de planter les poteaux dans le sol, ils coupent un bâton à la hauteur de 2 mètres environ. Il sert de mesure pour la hauteur des poteaux. Toujours sans qu'un mot ne me soit adressé, nous rentrons un à un les poteaux dans les trous, mesurons la hauteur à l'aide du bâton, ressortons le poteau, puis un des



jeunes crée une entaille à la mesure prise à l'aide de sa machette, seul outil qu'ils possèdent. Le poteau est ensuite remis dans le trou et fixé définitivement.

Peu après, nous avons un cirque de poteaux prêt à accueillir le toit. Il est 11 heures et le soleil commence à taper, même à l'abri de la forêt. Je déambule un peu dans le village sans trop savoir ce qui se passe ; mon seul interlocuteur a disparu et j'essaie de ne pas trop m'adresser aux gens afin de respecter la demande de Pablo.

On me fait signe de me rapprocher d'une des maisons et je me retrouve avec une assiette dans les mains : riz, yucca, plantain, frijoles et un bout de poulet. Seul le riz n'est pas de leur culture. Tout est délicieux et je me régale. On ne m'a pas invité sous le toit où se trouvent la plupart des gens que j'ai vus jusqu'alors. On m'a invité en périphérie de leur cercle, et j'interprète ça comme une invitation polie qui dit : « Tu es le bienvenu mais il est important pour nous de marquer une limite afin que nos enfants comprennent que tu n'es pas de notre culture, que ta présence est une exception. » Je mange en dehors du groupe et un sentiment d'exclusion ne peut s'empêcher de faire son chemin, même si je comprends et soutiens la raison de mon isolement.

Pablo finit par revenir et propose de me montrer où je vais pouvoir poser mon hamac. Il m'explique que le travail ne reprendra que lorsque le plus chaud de la journée sera passé.

Ce matin-même je me suis levé à 4 heures pour prendre deux bus différents et commencer mon ascension, j'ai donc une journée déjà bien entamée derrière moi, et je suis content d'accrocher mon hamac à l'ombre pour faire une sieste !

Je suis réveillé une heure plus tard par le bruit que fait un enfant de peut-être 5 ans qui tire derrière lui des feuilles de palme pour le toit de la nouvelle maison. Je me lève et me dirige vers la construction. Les jeunes que j'ai aidés le matin avaient été rejoints par deux autres Kogis plus âgés. Ils semblent discuter de la suite des événements. D'autres pièces de bois ont été amenées, ainsi que de longues branches de 3 à 4 centimètres de diamètre à leur base. Elles vont servir à constituer la base du toit.

Une chose intéressante est que les Kogis construisent le toit à même le sol et à l'intérieur du cercle de poteaux. Un des jeunes me fait un signe de les rejoindre et je me mets à les aider à créer un cercle au sol avec ces branches superposées et ligaturées.

Pour les ligatures, Pablo m'explique qu'ils utilisaient – et utilisent toujours plus haut dans la Sierra – des cordes de sisal que les femmes fabriquent, mais qu'aujourd'hui il leur est facile d'obtenir de la ficelle industrielle, ce qu'ils utilisent pour cette construction.



Une fois le cercle bien ligaturé, ils choisissent 4 perches qui constituent la première armature du toit. J'ai tenté de comprendre comment la mesure était faite, sans que Pablo m'explique vraiment. Il m'a simplement dit que « c'est un peu compliqué », mais en gros le toit a un angle assez important de près de 50 % de pente. Les perches ont un décrochement à leur base et sont attachées à la future base du toit. Elles sont ensuite fixées les 4 ensemble à l'aide de deux petits bâtonnets posés au-dessus et au-dessous du croisement.



Un village intemporel

Après cela, nous passons d'autres perches qu'un des Indiens, perché sur le faite, fixe en suivant un schéma bien précis. Chaque perche est également solidement fixée à la base.

C'est ensuite le moment de solidifier cet assemblage à l'aide d'autres cercles fixés à l'intérieur des perches. Cette maison n'est pas très grande et seuls trois de ces cercles sont suffisants, mais il peut y en avoir jusqu'à neuf pour les plus grandes constructions. Pablo ne m'a pas beaucoup parlé des symboles autour de ces maisons, mais il semblerait que ces cercles intérieurs représentent les planètes de notre système solaire. Chacun de ces cercles est lui-même consolidé par une croix intérieure constituée de deux solides pièces en bois ligaturées au quatre extrémités et à leur croisement.

C'est au tour des cercles extérieurs d'être fixés. Eux serviront de support aux feuilles de palme qui constitueront le toit en tant que tel. Ces cercles, qui partent du sommet pour descendre le long du toit, symbolisent une toile d'araignée.

J'ai de la peine à être pleinement conscient de tout ce qui se passe autour de cette construction. Les Kogis vont et viennent, se remplacent sans que cela n'interfère avec la construction. Régulièrement, d'autres indiens plus jeunes arrivent avec des branches, des feuilles de palme et ainsi nous ne sommes jamais à court de matériel.

La journée approche déjà de sa fin. Dans ces contrées tropicales le soleil se couche toute l'année à 18 heures. Alors que j'attache mes derniers brins, il fait déjà presque nuit. De tous les travailleurs du matin, je suis le seul encore présent. En effet,



ils ont tous été tôt ou tard remplacés, j'imagine afin qu'eux-mêmes puissent remplacer ceux qui travaillent dans les champs ou sur d'autres tâches.

Tous ensemble

Le lendemain matin, une bonne partie des hommes du village se réunissent afin de lever le toit. Je pensais que cette étape serait difficile pour tout un tas de raisons. Le poids, la difficulté de faire glisser le toit contre les poteaux, etc. Et voilà qu'en 10 secondes le toit se retrouve perché sur les poteaux ! J'ai à peine eu le temps de réaliser ! Le système est ingénieux car les entailles créées au sommet des poteaux bloquent automatiquement le toit lorsqu'il est levé.

Vient ensuite la construction d'un auvent pour protéger les murs des fortes pluies tropicales qui tombent massivement durant ce qu'ici en

Colombie on nomme « l'hiver », de septembre à novembre. Le toit effectue ainsi un léger décrochement dans sa pente, ce qui atténue quelque peu l'angle et permet de ne pas avoir à trop se baisser pour rentrer dans les maisons.



Je remarque, ce deuxième jour, que les jeunes avec qui je travaille ont une sorte de bienveillance à mon égard, qui se traduit dans leurs gestes. Il ne me parlent pas plus qu'avant mais dans les regards il y a de la gentillesse et peut-être un certain respect du fait que

je travaille avec eux. Savoir moi-même couper, mesurer et attacher aide sûrement à être accepté.



Après une pause semblable au jour d'avant, les Kogis s'affairent partout autour du village à couper des feuilles de palme et, en peu de temps, plusieurs tas sont prêts pour la couverture du toit.

Cette prochaine étape va très vite. Deux Indiens sont sur le toit et recouvrent ce dernier en commençant par le bas. Deux autres personnes, dont moi, sont en bas et sont chargées de lancer les feuilles de palme à ceux qui travaillent sur le toit.





Pour cette étape, pas besoin de ligature. Il suffit de fendre la feuille de palme sur son long et de passer les deux parties ainsi obtenues de part et d'autre de l'armature. Là encore je suis impressionné par la rapidité de l'exécution : il n'a pas fallu une heure à nous quatre pour terminer le toit jusqu'au faite. Le faite lui-même est une décoration qui permet également d'étancher ce point faible du toit.

Les maisons aux murs de terre, me dit Pablo, sont plus sombres, mais plus sèches en temps de pluie. Elles sont également plus adaptées à la conservation de la nourriture.

Ce jour-là, je n'ai malheureusement pas le temps d'aider ces jeunes, qui sont devenus mes amis sans qu'aucun mot ne soit prononcé. En effet, Pablo tient à me faire visiter d'autres coins de sa forêt. Je quitte donc le village muni d'un magnifique cadeau que les femmes m'ont confectionné : une *mochilla*, ou sac de portage traditionnel !

Nous partons dans l'après-midi afin de rejoindre une ancienne cité perdue au milieu de la jungle, mais ça, c'est une autre histoire qu'il me plaira de raconter un jour prochain.

Pour terminer, j'aimerais souligner l'aisance avec laquelle ces Indiens construisent leurs demeures.

Il n'aura fallu que quelques jours à une poignée d'entre eux pour récolter et construire une maison, qui peut durer jusqu'à 20 ans si on lui change le toit tous les quatre ans. Le prix d'une telle maison ne se compte qu'en temps, et les seuls outils utilisés sont deux machettes qu'on se prêtait à tour de rôle. Sans compter l'impact écologique, à peu près nul lui aussi.

Certes, ils n'ont peut-être pas de fenêtre et l'habitation est petite, mais sont-ils moins heureux ? Et quand on pense aux soucis et à l'énergie que nous autres, « civilisés », devons dépenser tout au long de notre vie simplement pour se loger, je pense qu'on gagnerait à considérer cette autre façon de voir l'habitation qui est simple et d'une richesse de par-tage étonnante !



Ce jour-là je devais m'absenter pour rejoindre un autre lieu important pour les Kogis. De retour le lendemain, les murs étaient déjà commencés. Ils ont en général deux façon de faire les murs. Trois si on prend en compte les murs de leur « temple » de cérémonie. Dans le cas des maisons de vie, c'est soit un alignement de troncs posé verticalement, soit un mur de terre. Ce dernier est d'abord constitué d'une suite de cercles de branches qui entourent de part et d'autre les poteaux. Puis, les Kogis remplissent le tout de terre.

